

DISCOURS

Prononcé le 6 août 1900 dans la chapelle de la Maison-Mère
à l'occasion de l'exhumation des restes du serviteur de Dieu
JEAN MARIE ROBERT DE LA MENNAIS

PAR

Monsieur le Chanoine André DU BOIS DE LA VILLERABEL
Docteur en théologie et en droit canonique,
Secrétaire Général de l'Evêché de Saint-Brieuc

Deposuit potestas de sede et exultavit humilesi
Il a déposé les puissants de leur trône il a exalté les humbles.

Il y a 46 ans, près du lit d'agonie d'un prêtre, Félicité de La Mennais, des hommes célèbres aux yeux du monde, lettrés et libres penseurs veillaient, comme des vautours sur les mourants dans un champ de bataille. L'abbé Martin de Noirlieu voulut pénétrer près de lui.

Je comprends, dit M. Barbet, un de ces sinistres gardiens, à ceux qui voulaient l'introduire. Vous voulez faire démentir M. de Lamennais, cela ne doit pas être, cela ne sera pas.

Pourtant une nièce de ce prêtre, Mme de Kertanguy, s'adressant à Féli, parvint à lui, sous le regard de ses amis dont le sourire servait d'avertissement au mourant

- Féli, veux-tu un prêtre ? Tu veux un prêtre n'est-ce pas ?

- Non

- Je t'en supplie

- Non, non, mais qu'on me laisse en paix.

Et il mourut le 24 février 1854.

Le gouvernement fit devancer l'heure des funérailles. A l'aube sortit le funèbre cortège ; des troupes formaient la haie ; une foule curieuse malgré l'heure matinale, se pressait pour voir passer le corbillard des pauvres.

Un groupe d'amis, les mauvais des derniers ans, suivait le cercueil.

A l'entrée du Père Lachaise, la police les dispersa. Seuls les intimes pénétrèrent à l'intérieur. Au fond des allées solitaires, loin derrière les monuments célèbres, une tranchée était ouverte ; une à une les victimes que fauchait la mort y étaient entassées, l'une contre l'autre, en rangs serrés

Le cercueil de Féli fut descendu là comme les autres. Lorsqu'il eut jeté quelques pelletées de terre, le fossoyeur demanda:

-Faut-il mettre une croix ?

-Non, répondit M. Barbet.

Allez, maintenant chercher les restes de l'écrivain célébré par les critiques littéraires, gratifié d'un peu de gloire humaine, vous ne les trouverez point. Seul l'Ange du Jugement rassemblera ses ossements confondus et sa poussière jetée au vent, pour le jour du grand Réveil.

Déposuit potentes de sede

Il y aura 40 ans le 26 décembre prochain, entre dix et onze heure du soir, un autre prêtre, Jean-Marie de la Mennais agonisait.

-Priez mes enfants, disait-il, priez.

Et fermant les yeux, il s'éteignit.

Quelques jours auparavant, lorsque, à la suite d'une attaque de paralysie, le Docteur Pinault appelé de Rennes en toute hâte, lui avait rendu visite, il avait dit à l'abbé Houët avec un accent de doux reproche : -Pourquoi prendre des précautions de ce genre ? Croit-on que j'ignore qu'il faudra mourir ? Il avait reçu les derniers sacrements, et au prêtre qui lui avait demandé, en lui administrant l'extrême-onction;

- Croyez-vous toutes les vérités que l'Église catholique vous ordonne de croire ?

Il avait répondu, les larmes aux yeux :

-Oh oui ! certainement, je crois, je crois.

L'un avait opposé à la mort le sombre sang-froid du stoïcisme ; l'autre avait souri à cette messagère de la Providence.

Revêtu de ses ornements sacerdotaux, le corps de Jean-Marie de la Mennais reçut les derniers témoignages de l'amour du peuple dans la grande salle de la communauté transformée en chapelle ardente. Il reposait sur un lit de parade funèbre. Son front vaste et proéminent gardait l'empreinte des puissantes pensées de son esprit. La sérénité de la mort avait éteint l'éclat de son regard qui fascinait, effacé son sourire qui charmait, immobilisé ses traits si animés. Les vieillards qui avaient entendu sa parole et bénéficié de son apostolat payaient par leurs prières la dette de leur reconnaissance ; les mères pleuraient en songeant que leurs enfants perdaient en lui le père le plus tendre de leurs âmes, et ces petits eux-mêmes s'avançaient sans crainte vers ce bon vieillard tombé sur le champ du travail, comme l'épi sous la faux du moissonneur, et tendaient vers lui leurs mains chargées de statuettes, de médailles et de chapelets, afin de les sanctifier par ce contact.

Ses funérailles furent un triomphe, et le pays tout entier avec ses représentants les plus illustres, accompagna sa dépouille mortelle au fond de ce parc : et depuis lors, sur la pierre qui recouvrait sa tombe, un à un les Frères sont venus, à mesure que l'Esprit de Dieu les poussait ici, chercher dans ce jardin funèbre les espoirs qui réconfortent ou les consolations qui relèvent.

Quarante années ont passé sur ce corps frappé par la mort, et nous retrouvons près de ces débris la même foule, les mêmes larmes ; mais les rayons de la gloire immortelle des élus illuminent d'un éclat vif, cette physionomie d'un vrai serviteur de Dieu ; et déjà la foule murmure, avec une conviction plus forte encore qu'au jour des funérailles, en attendant que l'Église la ratifie, cette exclamation qui résume la conviction du peuple tout entier :

“ C'était un saint ” ! - Et exaltavit humiles.

Ne vous étonnez pas qu'à côté d'un spectacle si touchant, j'ose évoquer la mémoire de la fin lugubre de Féli. Croyez bien que je n'y ai point cherché une saisissante antithèse, mais un rapprochement riche d'enseignements.

D'autres avant moi l'ont fait pour en tirer de grandes leçons.

Le 25 mai 1900, Son Eminence le cardinal Vivès, récemment promu à la pourpre romaine, présidait dans le grand réfectoire du Belvédère, le dîner des pèlerins français et leur disait au cours de son discours ; “ Même auprès d'un saint, l'on n'est pas à l'abri de l'erreur, si l'on n'imite point son obéissance. Il n'est que les obéissants pour marcher à coup sûr dans la vérité. La vie de Saint Jean Baptiste de la Salle en offre elle-même un exemple ; car son propre frère prêtre comme lui, n'ayant pas voulu imiter sa soumission au Pontife romain, tomba dans l'hérésie janséniste. Autre témoignage : On étudie en ce moment la cause du serviteur de Dieu Jean-Marie de la Mennais, c'était un obéissant. Son frère était un génie, mais ne sut pas se plier à l'obéissance. On sait comme il finit. ”.

Jean Marie de la Mennais marchait déjà dans les voies de la sainteté, mais la chute de son frère l'obligea à professer sa foi, au prix des sacrifices les plus cruels - à manifester son renoncement et son humilité avec une sublime générosité. - à suivre pleinement et sans partage sa vocation de fondateur d'ordre.

La mort du prêtre fidèle s'embellit encore des tristesses de la fin de l'infidèle qui ajouta une nouvelle épine à sa couronne

Et voilà pourquoi, au bord de ce sépulcre glorieux, je prétends vous montrer que la chute de Féli manifesta hautement l'héroïsme de Jean-Marie de la Mennais Fondateur des Filles de la Providence de Saint-Brieuc et des Frères de l'Instruction Chrétienne de Ploërmel.

Deposuit potentibus de sede et exaltatis humilibus.

Jean-Marie de La Mennais reçut sa première formation chrétienne au milieu des troubles de la Révolution. . Bien loin de subir l'influence pernicieuse des idées du temps, il obéit dès sa jeunesse à une idée de réaction contre les principes qui conduisaient la France aux abîmes. L'abbé Vielle que sa famille déroba aux poursuites du pouvoir lui inspire les premiers sentiments d'une foi vive et orthodoxe. Pour lui servir la messe, ou pour entrer en communication avec les prêtres fidèles, l'enfant déploie un courage, une habileté, une ténacité qui laisseront sur son caractère une empreinte décisive.

Plus tard, il entre dans les ordres et enseigne la théologie au collège de Saint-Malo. Dès le début de ses cours, il s'affirme ultramontain décidé au point de vue du dogme et ligurien convaincu en morale. Ainsi il commence la grande bataille religieuse de ce siècle et prépare le mouvement d'opinion qui rendra possible le retour à l'unité liturgique, la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception et le concile du Vatican. Vicaire Capitulaire de Saint-Brieuc, Vicaire Général de la Grande Aumônerie, Supérieur de Saint-Méen, il continuera sans relâche cette campagne. Précurseur de dom Guéranger, de Veillot, du Cardinal Pie, il porte un coup fatal au gallicanisme en habituant les esprits à le discuter, en attendant de le renverser complètement comme une idole dangereuse.

En morale, obligé de prendre Bailly, qui montre parfois une sévérité digne des Jansénistes, il coupe, tranche et renverse les enseignements de cet auteur par des notes et des dissertations solides et substantielles qu'il dicte à ses élèves. A l'âge où d'autres reçoivent encore sur les bancs les leçons des maîtres, il devine par la lucidité de sa foi tout ce qu'il y a d'anti-évangélique dans cette sévérité outrée qui ferme les portes de l'Église aux âmes faibles et prépare la désertion du sanctuaire. . La dévotion au Sacré-Cœur qu'il professe hautement l'aide à faire ressortir toute la charité du divin Sauveur dans laquelle se rencontrent et s'unissent la justice et la miséricorde. “ *Justitia et pax osculatae sunt* “

Aux enseignements il ajoute encore l'action plus éloquente que les paroles les plus persuasives. Au temps des luttes douloureuses de PIE VII contre Napoléon, une Bulle arrive par voie secrète à M. Emery, Supérieur général de Saint-Sulpice. Comment la faire parvenir dans les régions de l'Ouest ? Comment échapper au cabinet noir des portes impériales et à la vigilance de la police ? Nul n'ignore la colère de l'Empereur excommunié, puisque cette Bulle a valu au Pape toutes ses colères et amené son arrestation immédiate et sa déportation à Savone. Les ordres les plus sévères courent la France pour empêcher toute divulgation de cette excommunication si dédaignée en apparence et pourtant si redoutée. Deux jeunes prêtres bretons se trouvent en ce moment à Saint-Sulpice M. Jean-Marie de la Mennais et M. Bruté, le futur évêque de Vincennes. Ils reçoivent une copie de la Bulle écrite par l'abbé Mazenod, le futur évêque de Marseille ; ils la cachèrent soigneusement dans la cuve d'un chapeau et parvinrent sans encombre jusqu'à Vitré. . Quelques jours après, le clergé breton connaissait la Bulle de Pie VII et Napoléon sentait son prestige moral s'affaiblir et son trône trembler.

Lorsque Féli se convertit, Jean l'associe à ses travaux, lui inculque ses principes, le pénètre de ses vues sur l'avenir. Ils écrivent ensemble les **Réflexions sur l'état de l'Église en France pendant le XVIII^e siècle et la Tradition de l'Église sur l'institution des Évêques.** , en trois volumes. Ces deux monuments de la science ecclésiastique au commencement de ce siècle, touchent à toutes les questions qui s'agiteront pendant toute sa durée. Jean y a mis le labeur patient des recherches et les idées directrices, Féli, à l'imagination vive, à l'esprit philosophique et synthétique, au style déjà saisissant, contribué à grouper ces trésors et à les mettre en pleine lumière.

Une parenté intellectuelle et morale s'ajoute aux liens du sang entre les deux frères. Ils tiennent l'un et l'autre désormais par les liens les plus élevés et les plus forts qui puissent associer deux hommes. Si leurs tempéraments diffèrent essentiellement, la communauté des idées, la poursuite du même but les unissent. La mort seule semble-t-il pourra les séparer l'un de l'autre. Tandis que l'un agit,

gouverne, multiplie les œuvres de son zèle, l'autre lancé désormais dans lers études, médite, réfléchit se passionne écrit et jette enfin dans le monde catholique le premier volume de *L'Essai sur l'Indifférence* ”

Les mânes de Bossuet tressaillent dans leur tombe un nouveau génie brille dans l'Église de France. et Dieu a mis entre ses mains le marteau avec lequel les apologistes écrasent l'hérésie et l'impiété. Une grande espérance pénètre toutes les âmes.

Jean Marie de la Mennais, avec un sentiment de légitime fierté, suit avec émotion les luttes de son frère. Il le pousse, il l'excite, il l'anime sans oser le suivre jusque sur certains terrains brûlants où l'instinct surnaturel de sa foi pressent le danger. L'AVENIR surtout l'effraie, mais il y a tant de désirs du bien dans la jeune école de la Chesnaie.

Il y a tant d'intelligence, de science, de zèle, de vertu dans la jeune congrégation de Saint-Pierre qu'il ne s'effraie pas outre mesure de certaines audaces. Il se sent si sûr de lui-même et de son attachement au Saint-Siège, qu'il ne soupçonne aucun sentiment d'orgueil ou d'indépendance humaine dans son frère.

Le 15 août 1832, l'encyclique “ *Mirari vos* ” condamne les doctrines de l'Avenir. Lacordaire, Bautain, Salinis conjurent Féli de se soumettre la victoire ne paraît pas décisive. Jean accourt à la Chesnaie, tombe aux genoux de son frère qui finalement signe la rétractation que lui propose l'archÉvêque de Paris, Mgr de Quélen, un vieil ami.

L'orage a ébranlé le colosse, sans le renverser, et Jean retourne en paix à ses œuvres de zèle. Cependant Féli, dans la solitude de la Chesnaie, pendant deux ans rongé son frein et laisse l'esprit de révolte prendre en lui les proportions d'une irrésistible passion. Il a cédé, mais il n'est pas vaincu. Son orgueil aura le dernier mot.

Ses adversaires, depuis l'Encyclique *Mirari vos*, n'ont cessé d'exciter par leurs incessantes piqûres le lion un moment dompté. Avec cette rage des polémistes religieux qui prennent leurs opinions pour la parole même de l'Église, ils accablent de leurs traits Féli de Lamennais et y mettent cette jalousie qui tient dans le monde une si large place et pénètre parfois jusqu'à l'ombre même du sanctuaire pour en troubler la paix. Ils parlent, ils écrivent non point avec la sérénité de la vérité qui s'impose, mais avec la joie bruyante d'un parti qui triomphe.

Tous les coups portent, hélas ! car Féli n'a ni le tempérament froid d'un lutteur, ni l'humilité héroïque d'un saint. . Ses nerfs se coalisent avec son orgueil pour ébranler sa volonté déjà chancelante.

Alors paraissent dans le monde catholique, comme un éclair dans un ciel serein les *PAROLES D' UN CROYANT et le LIVRE DU PEUPLE*.

Féli déclare la guerre à l'Église. Une seconde Encyclique *Singulari nos* (15 juillet 1834), le condamne. C'est fini. Il ne se rétractera plus.

Jean reste atterré sous le coup ; et d'un regard, il mesure la profondeur de l'abîme où tombe son frère.

Il essaie pourtant un suprême effort, mais sa propre foi et ses œuvres risquent de sombrer dans ce naufrage du renégat si étroitement uni à lui par le triple lien du sang, du sacerdoce et d'une incessante collaboration.

Toute parole qu'il prononcera pour affirmer sa foi le séparera de son frère et lui enlèvera l'espoir de guérir cette âme malade ; mais son silence deviendra sa propre condamnation. S'il ouvre la bouche, il achèvera le roseau déjà brisé ; s'il se tait il paraîtra partager sa révolte. L'amour fraternel, la pitié pour ce cœur dont il connaît les faiblesses le pressent de rester silencieux ; ses amis et ses ennemis le conjurent de dire le mot libérateur qui le dégagera de son frère. Dans cette lutte horrible, cruelle, entre ses sentiments les plus chers et sa foi, il souffre les derniers tourments, mais il n'hésite pas et d'une main ferme il écrit sa formelle adhésion çà l'enseignement du Souverain Pontife, sa réprobation des erreurs de son frère.

Pourquoi la jeter en pâture à la presse, cette lettre si ferme, si claire, si désolée. ?

Ne suffit-il pas que son Évêque et ses amis connaissent ses sentiments ? N'y a-t-il pas un suprême ménagement à prendre vis à vis de Féli ? Il n'a en rien participé à la part condamnée de l'œuvre de son frère. Mais l'émoi est si grand, les passions parlent si haut, les clameurs montent avec tant de force que Mgr de Lesquen, l'ami de Jean, jette en pâture à l'opinion cette lettre qui va brouiller à jamais les deux frères et enlever à Féli la dernière planche de salut.

Jean pousse un cri de douleur, comme la mère à qui on enlève son enfant ; une plainte sort de son cœur brisé. Il écrit à M. Coëdro le 20 mai 1834 : “ Je suis désolé de la publication de ma lettre. . C'est tout ce qu'on pouvait de plus cruel pour moi et de plus fâcheux pour Féli et pour l'Église. Désormais, je ne pourrai plus rien pour le salut de l'un et pour épargner à l'autre... . hélas ! je n'ose achever... Oh ! Que la vie me pèse ” Il s'incline cependant, bien que ce sacrifice ne fut pas indispensable à l'intégrité de sa foi et à sa fidèle soumission.

Dès lors toute affirmation de la doctrine revêtira le caractère d'une indirecte protestation contre son frère ; mais héroïque dans la profession de sa foi, il ne manque aucune occasion d'attester son amour de la vérité et sa fidélité à l'Église.

Purifié, dégagé par cette épreuve, par ces douloureux combats entre la nature et la grâce, il s'avance dans la vie' comme un martyr de ses croyances indéfectibles.

Maître de lui-même au lendemain de la lutte, comme il l'était la veille. , Jean nous montre désormais une foi d'autant plus admirable qu'aucun nuage n'en ternit l'éclat et que la charité la plus touchante même envers son frère, cause de toutes ses souffrances, la rend plus bienfaisante et plus féconde.

Le 19 avril 1836, il écrit de Thourie, en voiture, à Mgr Bruté, au moment où on allait atteler, la lettre suivante :

D'accord en tout le reste, nous ne le sommes pas sur la conduite à tenir envers le malheureux Féli que nous aimons si tendrement et dont nous ne désirons pas moins l'un que l'autre l'éternel salut. Vous voudriez y *aller à tour de bras*, ce sont vos propres expressions ; moi, je' crains qu'en frappant sur des plaies déjà si vives, on ne les irrite de plus en plus, et qu'on ne les rende inguérissables. Je crains que ces *tours de bras* n'enfoncent davantage dans les fausses voies où il marche, notre pauvre égaré, et ne soient un obstacle à son retour, plutôt qu'un moyen de le ramener.

D'après des récits infidèles, malveillants peut-être, vous supposez que par faiblesse je l'ai flatté... Ah, mon ami, n'en croyez rien. Je l'aime trop pour lui avoir caché mes larmes, et pour avoir jamais diminué dans aucun temps, les vérités que je devais lui rappeler. Toujours, je le confesse, mon zèle à été doux. J'ai gardé les ménagements dont la charité nous fait un devoir à tous, mais, si j'avais agi autrement, vous me blâmeriez vous-même et ma conscience me ferait aujourd'hui des reproches qu'elle ne me fait point. Dieu merci.

“ Avez-vous réussi, me demandez-vous ? Cette question m'afflige, elle ne m'embarrasse pas, car l'unique question est celle-ci : aurait-on mieux réussi par d'autres moyens ? Ceux que vous voudriez employer auront-ils plus de succès ? Je le souhaite de toute mon âme, mais je crois devoir dire qu'hélas ! je ne l'espère pas.

Il écrivait de Saint-Symphorien, le 24 mai 1835 ; à Mgr de Quélen, archevêque de Paris, qui se montrait au contraire prêt à ouvrir les bras au coupable :

“ Pour moi, je n'ai plus aucune influence sur lui ; on me l'a ôtée tout entière par des imprudences que je ne saurais trop déplorer, et dont il serait inutile de vous donner ici le détail : il y a des hommes qui semblent avoir reçu l'inférieure mission de pousser vers les abîmes ; cet homme qui s'il avait été plus humble, comme il aurait dû l'être, pouvait empêcher tant d'autres d'y tomber ; mais ce que je ne puis faire peut être fait par vous Monseigneur. Veuillez bien lui laisser ignorer que j'ai eu l'honneur de vous écrire cette lettre ; je doit éviter autant que possible, tout ce qui achèverait de rompre ce roseau déjà brisé, et s'il savait la démarque que je fais, je suis sûr que dans ses dispositions présentes d'esprit, il la jugerait mal.

“ Oh ! si pour sauver mon bien-aimé frère, écrivait-il à M. Forgues le 25 novembre 1854, il n’avait fallu que le sacrifice du peu que je possède, le sacrifice de ma vie même, Dieu sait de quel cœur je l’eusse fait ! ”

Glorieux martyrs du Colisée, lorsque vous fouliez aux pieds toutes les séductions de la Rome païenne, lorsque vous fuyiez les palais de marbre et des distractions du forum et les plaisirs des thermes et des théâtres pour affirmer votre fidélité à l’Évangile, vous traciez la voie par où devaient marcher les saints.

Je rencontre sur vos traces le vaillant serviteur de Dieu que fut Jean Marie de la Mennais. Ni la voix du sang, ni les tendresses de la plus forte amitié, ni de légitimes émotions ne trouvent son âme et ne le détournent du devoir. Martyr de sa foi, puisqu’elle lui vaut ces immenses douleurs acceptées sans murmure, il ne s’écarte pas un instant de la voie droite dans laquelle il entra aux jours de son enfance.

Si son sang ne coule pas, son cœur brisé atteste que le courage des premiers héros du christianisme, transmis de génération en génération comme un précieux héritage, produit jusqu’en nos âges vieilliss, la vigueur des temps apostoliques et leur réserve la gloire des sublimes sacrifices pour la cause de Jésus-Christ.

“ *Déposuit potentes de sede et exaltavit humiles* ”.

II

La chute de Féli devint pour Jean non seulement l’occasion de manifester hautement sa foi, au prix des plus cruelles épreuves, mais encore la source des souffrances qui firent éclater son esprit de renoncement et sa profonde humilité. . Le monde religieux eût dû, semble-t-il, exalter le prêtre fidèle qui brisait les liens les plus chers pour garder sa foi intacte ; mais la loi de la solidarité humaine qui rend les membres d’une famille participants de la gloire ou de la honte de l’un de ses représentants, pesa de tout son poids sur le malheureux Jean. Son nom devient un objet d’horreur, et une vie entière de dévouement et d’œuvres uniques suffira à peine à rompre cette chaîne que rive à ses pieds l’opinion rigoureusement injuste. Avant de glorifier ce nom par sa sainteté, il sentira tout ce que la trahison de son frère y a mis d’ignominie.

Le disciple n’est pas plus grand que le Maître. Jean marche dans la voie où Jésus l’a précédé. Chargé de sa croix, il commence sa douloureuse passion.

Jean va marcher sans faiblir ; au haut de la rude montée tu recevras la couronne de gloire.

Quand parurent les *Paroles d’un croyant*, le 4 mai 1834, Jean Marie écrivit à M. Coëdro : “Prier et pleurer, voilà tout ce qui me reste à faire maintenant. Ce que je souffre n’est que le commencement de ce que j’aurai à souffrir. *Initium dolorum hoc*. Je dois préparer mon âme à des douleurs vastes comme la mer. Je ne le sais que trop ! Dieu soit béni !

Il ne se trompait pas, et les coups les plus durs lui vinrent de ses intimes.

L’un de ses meilleurs amis, le saint missionnaire Mgr Bruté, traversait la France pour faire à Rome son pèlerinage et sa visite. Il prit la route de la Chesnaie pour y revoir Féli et essayer sur ce cœur obstiné l’action d’une amitié déjà vieille et jamais brisée. En ce vieux manoir qui devait être comme le cénacle d’où seraient sortis les apôtres de la société nouvelle, il trouva une hospitalité courtoise mais réservée.

Cette obstination le déconcerta, la certitude de cette apostasie l’épouvanta ; et dans son horreur pour le nom de cet homme qu’il avait tant aimé, il en vint à écrire sous le coup d’une impression trop vive, à Jean qui venait de réimprimer la Règle des Frères et l’avait signée :

“ Ce dernier nom même est à supprimer, car il éveille à présent une horreur involontaire dans tout cœur catholique et chrétien.

La nature frémit sans doute, mais la vertu triompha ; et sous le coup si douloureux, parti d’une main amie, mais trop rude, en ce moment d’émotion, Jean écrivit ces lignes admirables d’abnégation et d’humilité. “ *Mon très cher et toujours très aimé Seigneur, ne craignez point de me parler avec franchise ; votre langage fût-il encore plus sévère, plus rude qu’il ne l’a été, n’exciterait dans mon cœur*

qu'un sentiment plus vif de reconnaissance, pourvu cependant que vous n'éleviez pas de doute sur ma foi et sur ma parfaite soumission aux lois de l'Église.

L'humilité des saints ne remporta jamais de plus belles victoires. Sous les coups qui l'atteignaient dans son honneur, Jean souriait à ceux qui le frappaient et se redressait dans la plénitude de sa foi et la douceur de l'oubli de soi-même/

Un évènement plus important qu'une simple correspondance mit en relief l'héroïque renoncement de Jean de la Mennais, prouvant ainsi d'une manière irréfutable que par un admirable dessein de la Providence, les fautes de Féli devenaient pour lui une source féconde de sainteté.

Vers 1825, Mgr de Lesquen avait confié la direction du petit séminaire de St-Méen à ses missionnaires de Rennes ; et les deux établissements, réunis en un seul, constituèrent la congrégation qui prit le nom même de la ville où s'élevait le petit séminaire ; et reconnu pour Supérieur Général Jean-Marie de la Mennais.

De 1825 à 1829, l'œuvre prit un rapide développement. La notoriété du nom des La Mennais y attira de nombreux disciples. , et l'affluence des nouveaux venus, l'importante exceptionnelle que prenait subitement ce groupement inspira aux deux frères l'idée d'en changer le nom et de l'appeler congrégation de Saint-Pierre.

Féli en devint Supérieur ; Jean en garda l'administration matérielle et même pour la plus large part la direction spirituelle.

A la chute de Féli, l'admirable soumission de Jean, l'impression qu'ils subissaient ensemble une épreuve décidèrent les membres de la congrégation à reprendre leur ancien titre et leur premier chef.

Bientôt quelques-uns d'entre eux s'aperçurent que le nom de La Mennais éveillait partout des défiances et que leurs œuvres en souffraient ; ils crurent, avec une précipitation un peu vive peut-être que le bien commun demandait dans cette tempête le sacrifice du capitaine.

Mgr de Lesquen, entraîné par ses craintes exagérées, y céda au point de recourir aux moyens extrêmes pour sauver l'œuvre. qu'il croyait compromise et de jeter à la mer celui qui exposait la barque à sombrer.

Le 2 septembre 1834, il écrivait à Jean-Marie de la Mennais :

“ Je crois devoir vous prévenir que je prends sous ma direction immédiate ceux qui se séparent de vous et que je les charge de mon petit séminaire de Saint-Méen et de ma maison de missionnaires.

Or, l'évêque de Rennes était l'intime des La Mennais et devait son siège à l'ancien vicaire général de la Grande Aumônerie ; mais ému par les clameurs de l'opinion, effrayé par le danger immédiat, il oubliait tout le passé pour céder à ce mouvement de frayeur et courir au plus pressé.

Jean de la Mennais abandonné, rejeté comme un être contaminé, ne s'émut pas. Ne savait-il pas qu'un prêtre en entrant dans l'Église de Dieu doit s'attendre à se voir souvent sacrifier par une autorité capable de se tromper, mais indiscutable dans ses ordres.

Le 5 octobre, il répond de Ploërmel :

“ Mon très cher et toujours et à jamais bien-aimé Seigneur,

A mon retour de la bataille des examens de Vannes, je reçois votre lettre et j'ai peine à en croire mes yeux en la lisant. Oh ! qu'il est douloureux ce coup nouveau qui vient frapper mon cœur déjà brisé ! Quoi ! faut-il donc que je vous aie affligé, vous pour qui j'ai une amitié si tendre, une vénération si profonde ! Je vous en demande pardon ; c'est assurément un tort involontaire que j'ai eu, mais c'est un tort, puisque je n'ai pas veillé avec assez de soin sur mes paroles pour qu'il ne m'en échappât aucune qui pût vous blesser ; refusez-vous à votre vieil ami un pardon que vous accorderez à l'instant même au pauvre pécheur qui, à genoux à vos pieds, vous dirait en, pleurant : “ mon Père, pardonnez-moi car je n'ai su ce que je faisais. ?

Celui qui parle ainsi n'a commis d'autre crime que de porter le nom abhorré de La Mennais. Chassé, sous l'impression de défiance qui s'attache à tout ce qui a touché Féli de près, il s'humilie, il s'accuse, il se sait innocent, mais voudrait se croire criminel pour excuser l'évêque, l'ami qui le frappe.

O sublime triomphe de l'abnégation de soi-même et de l'humilité chrétienne. !

Le coup à porté, la blessure saigne, qu'importe ! le disciple de Jésus-Christ retrouve la douceur de son Maître pour écrire encore : ”

“ Mon corps dépérit et s'en va : et par conséquent si mes peines sont vives, du moins elles ne seront pas longues ; mais, tandis qu'il me restera un souffle de vie et que je conserverai assez de force pour prononcer une parole, soyez sûr mon cher Seigneur, que cette parole sera l'expression sincère de ma pleine soumission aux décisions du Saint-Siège, et de mon attachement pour vous. ”

La nature reste confondu devant de tels accents et salue l'héroïsme d'une telle humilité qui n'eut jamais peut-être rencontré l'occasion de s'exercer en de pareilles conditions si, dans sa chute, Féli n'avait provoqué le mouvement de répulsion qui rejetait Jean de partout.

Ses frères sont réunis à Saint-Méen, il pourrait discuter l'autorité de leur assemblée, puisque in assistant deux conseillers et sept membres n'ont pas été convoqués ; mais leur évêque, leur premier Supérieur les appuie. Jean consent humblement à paraître devant eux, et leur remet sa démission de Supérieur général.

“ Il est certain, je n'hésite point à le dire, que j'étais sans le vouloir, un obstacle au bien que vous êtes appelés à faire dans le diocèse et, dès lors, il était nécessaire que je cessasse d'être votre chef, que je n'eusse plus aucun titre de quelque nature queil soit dans la congrégation. Je n'ai été instruit et je n'ai bien jugé que trop tard du véritable état des choses et j'admire comment vous avez pu supporter si longtemps et avec tant de patience tout ce qui s'attachait de fâcheux à mon triste nom : recevez-en mes remerciements sincères ; j'en conserverai jusqu'à mon dernier soupir un vif et doux souvenir de reconnaissance “

Voilà la victime marchant à l'autel du sacrifice ; Supérieur, il abandonne son autorité en attendant d'être privé par son successeur M. Coëdro, du titre si cher à son cœur de membre de la congrégation. . Par obéissance et pour le bien commun il subit tout, il rompt avec son passé, avec ses frères, avec ses amis, comme le lépreux condamné jadis à fuir la société du monde ; il s'en va parce qu'il porte sur le front une tare, son nom qu'il rendra pourtant glorieux. Loin de se plaindre et de gémir, il s'étonne qu'on l'ait gardé si longtemps, il s'afflige d'avoir nui, sans le savoir, à l'œuvre entreprise en commun et il trouve encore dans son cœur, les accents de la plus tendre reconnaissance pour remercier ses frères. La chute de Féli impose à son frère cet héroïque triomphe sur les sentiments de la nature. Et les successeurs de ses fils et de ses frères, se souvenant aujourd'hui de tant d'abnégation, prononcent maintenant son nom avec un respect ému : ils se glorifient de l'avoir compté dans leur milice ; ils considèrent cette séparation comme une épreuve dont leur Institut à beaucoup souffert, et ils le disent avec une conviction d'autant plus légitime, qu'un pareil sacrifice porta jusqu'au plus haut sommet la sainteté dont Jean n'avait jamais gravi à plus grand pas les rudes pentes.

“ *Deposuit potentes de sede et exaltavit humiles* ”.

III

La chute de Féli en développant jusqu'à l'héroïsme la foi et l'humilité de Jean de la Mennais, servit aussi dans les desseins providentiels à fixer sa vocation de fondateur de l'Institut des Frères de Ploërmel. Longtemps auparavant, il avait entrepris cette œuvre ; mais sans cette épreuve, il ne lui eût pas donné cette ineffaçable empreinte qui lui a valu son caractère propre et sa puissante vitalité.

Si cette proposition paraît moins évidente à première vue que les deux autres, elle me semble pourtant, après mûres réflexions, la plus saisissante. Permettez-moi d'essayer de vous en faire saisir toute la portée.

Dès sa jeunesse sacerdotale, Jean -Marie de la Mennais nous apparaît comme un lutteur d'avant-garde, prêt à se rendre partout où le péril est manifeste, et le besoin plus pressant. Sa vie ne s'enfermera pas dans les cadres étroits d'un ministère ordinaire. Au lendemain de la Révolution, il ne voit autour de lui que des ruines, il les relèvera. Le diocèse de Rennes manque de prêtres, il en forme et se fait tour à tour professeur de littérature, de philosophie et de théologie, sans négliger ses fonctions de vicaire à Saint Malo, ses catéchismes, ses prênes, et la visite des malades. Les jeunes gens grandissent sans piété, il fonde des congrégations de la sainte Vierge ; vicaire capitulaire de Saint-Brieuc, il administre avec une rare sagacité sans doute, mais en courant sur les grands chemins ; relevant ici un séminaire tombé, ralliant là-bas les débris des communautés dispersées, dirigeant la congrégation des Filles du Saint-Esprit, fondant une société de femmes, les Filles de la Providence, là où le passé ne suffit plus seul aux besoins nouveaux. . Il faut des éducateurs pour les enfants du peuple, il appelle les Fils de St-Jean Baptiste de la Salle ; les campagnes sont abandonnées, il réunit quelques jeunes gens de la Roche Derrien et les forme rapidement pour en faire ses premiers Frères. Paris l'appelle, il y court ; la cour et les chancelleries ne l'effraient pas plus que les bureaux d'un évêché breton ; il tient la feuille des bénéfices et pourvoit aux vacances épiscopales avec la même sérénité qu'il envoyait des vicaires dans les paroisses du diocèse de Saint-Brieuc. Sa conscience lui sert seule de guide et son indépendance reste intacte. Rendu à la vie commune, parce qu'il ne sait pas sacrifier ses convictions, il n'a pas une minute d'hésitation ni de découragement. Sa disgrâce le rend à ses œuvres bretonnes. Saint-Méen, Malestroit, Reennes, la Providence et l'Institut des Frères, l'attirent, le sollicitent, absorbent son talent, son temps, ses forces. Il écrit et il parle ; il polémique et il prêche.

Cependant, Féli tombe.

La carrière sacerdotale de Jean est-elle donc brisée ?

Les temps sont difficiles et l'Église à d'autant plus besoin de lui dans la mêlée que la défection de son frère laisse un plus grand vide. Avec son génie, son intelligence ouverte, sa vue claire des besoins de l'époque, son zèle le sollicite d'entrer dans les rangs des défenseurs de l'Église dont le nom est sur toutes les lèvres. Le gallicanisme livre ses derniers et ses plus rudes combats ; Jean ne le verra même point vaincu avant de mourir et il lui a déclaré une guerre dans merci et sans pitié ; il lui a voué une haine invincible, avec son rigorisme qui étouffe le feu de la charité dans les cœurs, laisse encore sa trace dans la morale de quelques casuistes ; il a toujours en horreur de ses vues étroites. Pendant les rudes batailles de la monarchie de juillet qui préparent les plus beaux triomphes de l'Église en ce siècle, l'écrasement des vieilles erreurs de la conquête des premiers lambeaux de liberté, ne devait-il pas marcher à côté de Montalembert, d'Irtabalm, de Lacordaire, de Parisis, de Combalot ? Sa plume n'a ni la vigueur peut-être, ni l'éclat de celle de Féli, mais elle a tracé des lignes que ne renierait pas son frère et dont il se laisse imputer la paternité ; par conséquent, si Jean le voulait bien, cette plume, comme une fine lame de Tolède, ferait sa trouée dans la mêlée des idées. Sa parole apostolique et simple n'a jamais recherché " les triomphes de la haute éloquence et les a trouvés sans le savoir à Saint-Brieuc, à Guingamp, où les églises se sont trouvées trop étroites, où il a entraîné les foules sur les places publiques dans un élan irrésistible d'enthousiasme. Qu'il se lance dans la lutte en plein soleil devant les multitudes de Paris et des grandes villes qui font les renommées et il retrouvera ses triomphes de Bretagne.

Et il y a dans ces combats de la plume et de la parole un peu de gloire, dangereuse sans doute, comme tout ce qui flatte l'amour propre humain, mais sacrée, légitime après tout, celle que l'on gagne pour Dieu, et qui n'en est pas moins séduisante et enivrante.

Attendez, Jean ne songe pas seulement aux besoins de la France chrétienne, il pense aux petits de Bretagne, à ses enfants qu'il a vus jouer dans les rues de nos villages et de nos petites villes, à ces pâtres qu'il a rencontrés près des chaumières, au pied des calvaires, sur les murettes de nos modestes cimetières, à l'ombre de nos églises de granit, à ces enfants de nos campagnes qui représentent la génération de demain. La Bretagne restera chrétienne s'ils grandissent dans la chaude atmosphère

d'une école chrétienne, elle deviendra froide et indifférente, s'ils deviennent hommes sans avoir appris d'abord à vivre en parfaits chrétiens. Pour eux, il a formés des maîtres croyants, des religieux, comme il avait préparé pour les petites filles les Sœurs de la Providence de Saint-Brieuc ; il voit de temps en temps ses Frères, il leur écrit, il veille sur eux de loin, mais il sent bien qu'ils ne sont pas encore assez ses disciples, car on n'est maître qu'en se donnant tout entier ... et il se partage.

Malgré des prodiges d'activité, il devra choisir. Où aller ? A la gloire saine, légitime, grisante ? Au travail humble, ignoré du Père qui forme des maîtres d'école pour les campagnes et les petites cités de sa province perdue. Il voudrait se rendre partout, se donner à tous, résoudre en un mot un insoluble problème. Dieu va trancher le débat.

Féli tombe et Jean rejeté, déconsidéré à cause du nom qu'il porte, abandonné, l'honneur intact, mais le prestige ébranlé, les hauteurs qui l'auraient peut-être fasciné.

L'avertissement du ciel ne lui laisse aucun doute. Va, Jean, donne-toi tout entier à tes frères. et tu trouveras sans le vouloir et sans le chercher un nom glorieux et une influence considérable ; car la parole de Marie qu'il a tant aimée se réalise : "*deposuit potentes de sede et exaltavit humiles*. L'épreuve t'a rendu digne de devenir un fondateur et de te ranger à la suite des Ignace, des Vincent de Paul, des Grignon de Montfort, des Jean-Baptiste de la Salle. Courage : ton tour est venu et ta voie est tracée.

Le premier fruit de ce don de lui-même fut l'œuvre des colonies qui devint au sein de son Institut une source féconde d'héroïsme, en suscitant parmi les Frères une sainte émulation.

Le 13 février 1852, il écrivait à son ami Langrez pour s'excuser de ne lui avoir point répondu plus tôt : " Au reste je pourrais avec raison vous donner mes occupations pour excuse. car jamais je n'en avait tant eu. J'ai maintenant deux cent trente et un établissements en Bretagne sans compter cent trente-quatre Frères en exercice dans les colonies ; j'ai écrit depuis Noël jusqu'à la fin de janvier, trois cent cinquante-sept lettres. Vous voyez que je n'y vais pas de main morte, malgré mes infirmités toujours croissantes. "

Jamais il n'abandonna le ministère de la parole, mais dans ses courses, il ne perdait pas de vue ses œuvres pour lesquelles il travaillait sans cesse, même quand il semblait absorbé ailleurs.

Le 7 janvier 1844, il écrivait de Ploërmel à l'abbé Maupied : " Il y a longtemps que je ne t'ai écrit, et toi qui es savant, tu n'as pas su peut-être comment expliquer mon silence. D'abord je te dirai que j'ai prêché les exercices de l'adoration à Plouguenast, la retraite au petit séminaire de Tréguier et que cela m'a pris quelques jours - puis je me suis enfoncé dans le Finistère : j'ai été à dix lieues au delà de Quimper et je suis revenu par Landerneau etc... Chemin faisant j'ai acheté au Folgoët une maison qui n'a pas moins de 120 pieds de longueur et que tu as pu voir quand tu t'es promené dans ce pays-là. A mon retour ici, après six semaines d'absence, j'ai donné une autre retraite à nos petits enfants de Ploërmel et j'ai repris en grognant mon *métier d'homme de lettres*. : j'en ai encore sur ma table un tas énorme ! "

Ces deux citations résument l'emploi de son temps pendant la seconde partie de sa vie. La chute de Féli a irrévocablement attaché Jean à ses Frères et fixé sa vocation de fondateur. Rien de ce qui se passe en France, ne le laisse indifférent, mais partout et toujours il parlera, il écrira, il enseignera comme chef et Père de Frères enseignants et la cause de la liberté de l'enseignement lui inspirera des mémoires ou des brochures anonymes qui frapperont vivement les pouvoirs constitués et l'opinion publique.

Chers Frères de l'Institut de Ploërmel, vous êtes les fils de ses larmes et le fruit de ses épreuves. Il vous enfanta dans la douleur, après vous avoir conçus dans la joie. Pour vous il se ressaisit après le coup qui l'écrasait pour vous il garda son calme dans la souffrance, pour vous il demeura toujours apôtre actif et infatigable. Vous ne l'aimeriez pas tant, si vous ne lui aviez pas tant coûté et votre filial respect se double d'une reconnaissance émue

Quelques-uns de ceux qui avaient vu l'apostasie de son frère disaient : après de tels événements, on s'enfuit dans un désert pour y chercher la solitude et l'oubli. Ceux qui avaient tressailli d'effroi après la mort épouvantable de Féli s'écriaient : les yeux de son frère ne devraient point voir tarir la source de leurs larmes

Ainsi parlaient les âmes légères et superficielles qui ne comprenaient rien à l'austérité du christianisme.

Jean avait un frère et il l'aimait ardemment, mais la Providence lui avait donné des fils. Il se devait avant tout à ses enfants

Sa vocation l'appelait près d'eux.

Quelque temps après la mort de Féli, Jean prenait le chemin de la Chesnaie

Il ressemblait alors dans toute la force du terme, à Jésus sur la route de Gethsémani. Il arriva dans ce manoir cher à son cœur dont toute pierre évoquait des souvenirs, il ouvrit la chapelle fermée depuis vingt ans et célébra le saint sacrifice sur l'autel où le malheureux infidèle avait dit sa dernière messe, et le sang du Sauveur coula sur cette pierre comme un suprême appel à l'infinie miséricorde de son Père.

Quand il eut fini sa dernière prière, il sortit sur la terrasse ; et de la regardant une fenêtre bien connue, celle de la chambre de Féli dont les volets restaient clos, il cria d'une voix désespérée : Féli ! Féli !! Hélas, la mort avait passé et ses appels ne trouvèrent point d'écho. Jean sous le poids de cette horrible souffrance, tomba, sans connaissance, dans les bras de ses amis. Quand il reprit ses sens, il continua son triste pèlerinage, pénétra dans l'intérieur de la maison, visita toutes les pièces lentement, comme pour revivre en quelques heures un passé si doux, si embelli par les espérances trop vite confondues. Au dire d'une vieille servante, il tomba plusieurs fois encore en faiblesse. Son pauvre corps vieilli dans les labeurs de l'apostolat succombait sous le fardeau.

Il fallut l'arracher de force à ces lieux qui lui rappelaient trop bien les années où Féli fidèle promettait à l'Église un de ses plus illustres défenseurs. Jeté dans une voiture, il rentra bientôt à Ploërmel. Quand ce vieillard déjà usé rentra dans sa chère communauté, ses Frères le virent s'affaisser en descendant de voiture et s'émurent de ne pas trouver en lui la gaieté qui triomphait de tous les accablants. Ils respectèrent la douleur de leur Père Pendant deux jours, Jean enfermé dans sa chambre, se refusa à recevoir qui que ce fût et resta seul en face de ses pensées. Il achevait de boire jusqu'à la lie le calice de l'amertume.

Quand il quitta cette chambre pour reprendre sa vie ordinaire, la sérénité reparut sur son visage. Fidèle à sa vocation, Jean s'inclinait parfois sous le fardeau, mais pour se redresser avec une ardeur nouvelle. Il refoula les larmes inutiles, ferma son cœur aux vaines émotions. Ayant payé sa dette à la nature, il revint tout entier à ses enfants pour leur donner toutes ses forces jusqu'au dernier souffle de sa vie.

Oui, Dieu se plaît à tirer le bien du mal et à se servir des fautes mêmes des hommes pour sanctifier leurs frères. La chute de Féli devint, par la grâce de l'Esprit-Saint, l'occasion d'un magnifique élan de Jean vers la perfection chrétienne. Sa foi y puisa un nouveau lustre, son abnégation y trouva l'occasion de générosités plus grandes, son humilité y rencontra d'extraordinaires abaissements, sa vocation de fondateur d'ordre se dessina davantage et s'affermir définitivement. Si quelque jour l'Église place sur les autels le serviteur de dieu, cette suprême épreuve de sa vie ne sera pas étrangère à cet honneur, et la décision du Souverain Pontife justifiera la parole de mon texte :
“ *Deposuit potestates de sede et exaltavit humiles* “

Aussi notre âme qui s'effraie et frémit en songeant à Féli de Lamennais, se ressaisit et se réjouit en se penchant sur la tombe de Jean, comme nous le faisons ensemble tout à l'heure, au fond du parc, dans l'humble cimetière de la communauté.

Remercions le ciel que la tombe de l'apostat soit restée inconnue, nous n'aurions pu pour notre consolation y graver que ces mots inscrits en bas d'une photographie du mort par Mme Cottu : " La miséricorde de Dieu est infinie, nul ne peut en sonder les mystères "

Ici, au contraire tout nous parle de joie et d'espérance. Gravez avec confiance sur le marbre de Jean ces paroles de l'Ecclésiastique : " *Dilectus Deo et hominibus, cujus memoria in benedictione est.* " : inscrivez ses titres de gloire à côté des dates de sa naissance à la vie de la terre et celle du ciel ; fermez sans regret ce sépulcre : il est désormais sacré et rendra, en un jour plus solennel encore que celui-ci, les ossements que vous lui avez confiés. Que dis-je, les ossements ? Ce corps noirci par le temps, mais que la mort a respecté pour nous permettre de contempler les traits d'un vrai serviteur de Dieu, un visage purifié par les larmes de la douleur.

Quand passe au milieu du régiment le drapeau frissonnant au souffle des batailles, il semble que la victoire et la gloire volent avec lui dans ses plis frémissants, et que les ombres des anciens passent dans les nuées au-dessus des braves qui courent à la mort.

Sur nos têtes j'entends comme un bruit d'ailes, le mouvement des cohortes angéliques qui entourent le serviteur de Dieu, le bruit de la troupe de ses fils entrés aussi dans le ciel qui s'entraînent mutuellement dans leurs élans vers l'Eternel. Un coin du Paradis s'entrouvre pour nous montrer dans les parvis sacrés le croyant, l'humble victime, le Père que nous avons salué tout à l'heure. Notre oreille se réjouit de ces accords célestes, tandis que nos yeux se reposent avec consolation sur les restes arrachés un moment de la terre.

Nous l'avons vu tout à l'heure revenir du cimetière, où vous l'aviez conduit il y a quarante ans pour reprendre possession de la maison qui lui fut si chère et de la chapelle où il pria si ardemment. Notre cortège ne ressemblait guère à des funérailles et nos cœurs tressaillaient de bonheur, dans cette marche triomphale ;

" *Auditui meo dabis gaudium et exultabunt ossa humiliata (Ps. L. 10)*

Un jour viendra, il approche où les nuées se dissiperont, les portes célestes s'ouvriront, et dans une heure de suprême triomphe, un Pape du XX^e siècle nous montrera au rang des plus illustres et des plus saints, celui qui a relevé un nom profané, réparé une lamentable apostasie, consolé l'Église et fortifié la France Jean-Marie Robert de la Mennais, le glorieux fondateur des Frères de l'Instruction Chrétienne et des Filles de la Providence de Saint Brieuc.

"*Deposuit potentes de sede et exaltavit humiles.* "